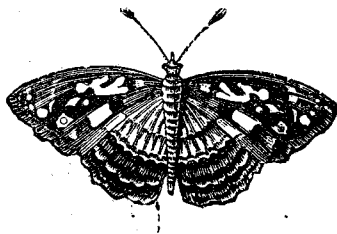


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE FAUCONNET,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

Lyon vu de Sourvières.

3^e ET 4^e LIVRAISONS.

Voici paraître enfin la suite si impatiemment attendue des *Cent-et-un* Lyonnais. Dans une cité commerçante où l'exactitude se place au premier rang des vertus, l'éditeur retardataire, encourt le blâme ni plus ni moins qu'un négociant remettant au lendemain l'acquit d'une traite échue. Cependant que M. Boitel se rassure : il sait mieux que nous dans quels rangs de la société lyonnaise se comptent les souscripteurs au livre qu'il publie; il sait aussi que là ses intentions sont comprises, ses efforts appréciés, et que dans le reproche que nous lui adressons il doit trouver moins un blâme sérieux que la preuve nouvelle du mérite de ses précédentes livraisons. Il y a, de par le monde, tant de belles entreprises littéraires qui ne survécurent pas au prospectus qui les annonçait, tant d'ouvrages dont le second volume est sous-pressé depuis de longues années, — enfans morts-nés dont pas un ne s'inquiète, — que l'éditeur assez fortuné pour échapper à cette indifférence est en droit de proclamer le succès de son livre. Mais voyons si M. Boitel aura justifié l'accueil fait à ses premiers pas dans une carrière où tant d'autres se sont meurtris avant lui.

Sous le titre de la *Tour de la belle Allemande*, M. Falconnet, déjà connu par un article inséré dans la première livraison, nous donne une ballade pleine de naïveté et de grâce, et brillante de toutes les qua-

lités du genre, moins la monotonie qu'il a su écarter de son œuvre avec un art inconnu de la plupart de ceux-même qui se sont fait un nom en cultivant la ballade. Que nous importe, à nous, le plus ou moins de vraisemblance de la version adoptée par M. Falconnet sur l'origine de la Tour; nos archéologues se chargeront sans doute avec empressement de ce point de critique; quand à nous, fort peu versés dans l'étude des chroniques, nous remercierons le poète de ce qu'il a choisi la tradition la plus touchante; nous le remercierons aussi de ce qu'il a rendu désormais pour nous l'aspect de la Tour de la belle Allemande inséparable du souvenir de Gertrude et de son beau page.

M. César Bertholon est enfin venu payer son tribut au livre de M. Boitel. Avec la verve et la chaleur d'âme qu'on lui connaît, l'auteur s'élève contre cet indomptable orgueil du riche qui semble survivre même à la mort. Il s'indigne de ce que Lyon renferme deux champs de sépulture, Loyasse et la Madeleine. « Oh! que nous sommes vains, s'écrie-t-il! c'est encore l'orgueil qui, en expirant, a inventé ces deux mots : *Loyasse*, *la Madeleine*; ces deux mots qui appartiennent à la mort, et sur lesquels la mort n'a pas fait peser son inflexible niveau! Notre dernier sommeil n'est-il pas également profond pour tous? Pour quoi donc cette insolente distinction? Est-ce qu'il craint, le riche égoïste, de se trouver trop à l'étroit dans sa couche funèbre? est-ce qu'il craint, pour ses reliques embaumées la corruption hâtive du prole-



aire ; ou s'il répugne à sa délicate susceptibilité de se voir coudoyé par les squelettes de la populace, lorsque la trompette de l'ange nous rappellera tous à la vallée de Josaphat! »

En lisant cet article tout empreint de sentimens nobles et généreux, on regrette plus vivement encore que M. Bertholon ne nous ait donné que quelques pages ; mais sans doute ce n'est là qu'un à-compte sur la coopération plus active qu'il doit à M. Boitel ; du moins nous l'espérons.

Dans notre prochain numéro nous reviendrons sur ce sujet que nous avons à peine effleuré aujourd'hui, dans la crainte de déflorer pour ceux qui nous lisent le plaisir que nous leur promettons de la lecture du livre de M. Boitel.

RÊVEUSE,

Par M^{lle} Hermance Sandrin.

Notre âge est incontestablement celui des femmes-poètes. Voyez plutôt : c'est M^{me} Valmore, avec ses élégies où bat son cœur, élégies pleines de larmes ; c'est M^{me} Tastu, avec ses odes fortes et puissantes ; c'est M^{me} Delphine de Girardin, avec ses écrits nobles et purs ; c'est encore M^{me} Janvier, M^{me} Ségalas, toutes deux avec leurs chants si profonds et si tendres. Je n'en finirais pas si je voulais vous énumérer une à une toutes ces ames de femme qui ont reçu du ciel la secrète influence, comme dit Boileau.

Or, voici encore M^{lle} Hermance Sandrin. Soyez la bienvenue, M^{lle} Hermance ! Aussi bien vous nous apportez de jolis vers, des rêveries où se reflètent une ame douce et tendre, des inspirations naïves et caressantes comme vous, comme votre âge, comme vos dix-huit ans.

A Ceux qui soupçonneraient nos éloges de partielle flagornerie nous répondrons par des pièces jetées d'une seule haleine, comme *les Victimes du 5 et 6 juin*, comme l'Ode à Lamartine, à Chateaubriand, comme la *Prière à Dieu*, que nous allons citer :

Quand il est des enfans tout frêles, tout petits,
Pauvres oiseaux tombés sans plumage et sans nids,
Qui n'ont pour se chauffer qu'un souffle de misère,
Pour leurs petits pieds nus qu'une écorcheuse terre
Rouge au sang de leurs pas, comme l'agneau paissant
Qui laisse de sa laine au buisson en passant ;
Pour qui tout sol est dur ; délicates charrues
Qui traînent leurs douleurs en sillonnant les rues ;
Enfans dont le baptême est dans la pauvreté,
Dont le seul héritage est la mendicité.

Qui ne dorment jamais qu'un sommeil d'insomnie,
Vivans, n'ont pas d'habits ; morts, n'ont pas de lincauls,
Et qui n'auront pas même un tombeau pour eux seuls !

Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde
La voix des malheureux lamentable et profonde,
J'ose me plaindre, moi, moi qui souffre si peu !
Oh ! si tu m'entendais, n'écoute pas, mon Dieu !
Tandis que ma pensée amèrement déplore
Ces malheurs, il en est d'aussi tristes encore !
Ces jeunes filles donc ! sans printemps, sans beaux jours,
Qui n'ont que l'indigence et qui n'ont pas d'amours,
Tristes fleurs que jamais ce beau soleil n'éclaire,
Qui redoutent d'aimer et frémissent de plaire,
Qui baissent tristement leur regard abattu,
Dont on méprise tout jusques à la vertu !...
Trop sages pour chercher un rayon éphémère,
Qui brûle et jette au cœur une fumée amère,
Elles laissent leurs ans stérilement s'enfuir,
Et, seules, sans époux, se sèchent à languir ;
Un travail exigeant les cloue en leur demeure ;
C'est un gémissement qui vient sonner chaque heure,
Et chaque heure en passant leur répète en son cours :
Pour du repos, jamais ! pour des tourmens, toujours !

Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde
La voix des malheureux, lamentable et profonde,
J'ose me plaindre, moi, moi qui souffre si peu !
Oh ! si tu m'entendais ! n'écoute pas, mon Dieu !

Mais à ses propres maux tout être peut suffire ;
Dieu sait au patient mesurer le martyre,
Avec les mêmes coups ne se font pas les morts,
Contre le flux des maux, battant, mais sans efforts,
Eux ! leur philosophie est dans l'indifférence ;
Ils craignent tant finir, qu'ils vivent de souffrance ;
Ils ont tous les chagrins qui peuvent se guérir,
Mais il en est, hélas ! et dont on doit mourir !
L'art peut repousser notre force abattue,
Le corps nous aide à vivre, et c'est l'ame qui tue.

Alors, si je me plains, moi qui souffre si peu,
C'est mon ame qui pleure : écoute-le, mon Dieu !

Il y a quelques taches sans doute, quelques imperfections dans ce morceau, mais avec cela quelque chose de vrai, de senti qui les rachète largement. Somme totale, la *Rêveuse* de M^{lle} Hermance Sandrin est un joli volume de vers, et qui promet un avenir, comme on dit à la médiocrité pour la consoler. Dieu nous garde toutefois de laisser paraître l'épigramme, surtout quand il s'agit d'une femme qui débute, comme M^{lle} Hermance Sandrin.

EXPOSITION DU MUSÉE.

3^e article.

M. Biard, après avoir fait de la coquetterie d'artiste, est enfin venu prendre sa place au milieu de ses camarades. Il a sagement fait. On aurait pu croire à de l'amour-propre de sa part. Il y aurait toutefois eu de l'ingratitude à lui à bouder plus long-temps la cité qui s'enorgueillit d'avoir vu naître son talent et

grandir sa réputation. Nous reviendrons devant ses tableaux.

Continuons notre revue.

Les deux ouvrages de M. Gros-Claude sont de précieuses compositions, pleines de fraîcheur et de vie. Le peintre genevois a étudié d'après Lawrence. Ces deux têtes d'enfants et cette jeune fille aux cheveux ardents, ont tout ce qui caractérise le peintre anglais. Ces chairs vivent, ces yeux voient, ces bouches parlent. On sent le mouvement et la vie là-dedans. Il y a de l'âme dans ces traits, dans ces lignes, dans cette manière de dessiner. On pourrait reprocher avec raison, à M. Gros-Claude un peu de prétention, un peu de manière, de la convention et du clinquant dans la couleur, mais après cela on n'aurait que des éloges à lui adresser.

M. Dubuisson, jeune encore dans les arts, nous donna sa *bataille de Botwel*, faite d'après Walter-Scott, le grand peintre d'histoire. Il y a dans cette œuvre de la hardiesse et de la composition. Son *Roulier* vint ensuite et se fit remarquer par son coloris. Les chevaux sont bien dessinés, bien attelés; ils tirent bien la lourde voiture. Nous lui recommanderons son terrain; il ne présente pas assez d'accident, assez de différence dans les tons.

M. Dubuisson a exposé des paysages qui font bien augurer de son avenir. Ses deux chevaux sardes sont deux bonnes études.

M. Leymarie a fait des progrès. Ses paysages sont ordonnancés avec esprit, il y a de l'air et du ciel. Sa couleur est plus vraie, plus animée, mais il y a trop d'uniformité dans ses premiers plans, la perspective y perd. Un de ses tableaux nous présente une nature de terrains et de rochers, où tout se confond dans une même teinte; l'œil cherche et ne sait sur quoi se reposer tout d'abord dans ses paysages; ils ne sont pas assez bien assis.

M. Jacquand cherche à abandonner l'école de genre, cette école léchée et brillantée, et nous l'en félicitons. Ses compositions sont d'une touche plus large, d'une couleur meilleure, mais pas assez solide. Sa *Réception de la belle Cordière par François I^{er}*, nous offre d'heureuses qualités d'ensemble et d'harmonie. Les figures perdues dans les demi-teintes sont bien entendues, mais les personnages des premiers plans sont d'une trop grande proportion, et leurs têtes trop petites manquent d'expression. Tout brille aux yeux et rien ne parle à l'esprit. L'intérieur emprunté à une cour de la rue Juiverie, est reproduit avec une chaleur de tons et une vérité de lumière qui fait honneur au pinceau de l'artiste. Courage M. Jacquand!

L. B.



CONCERTS.

Le concert donné vendredi à la Bourse par MM. Brod et Cherblanc avait attiré une nombreuse société. Nous n'avons plus d'éloges à donner à M. Brod; quant à M. Cherblanc, quoique sa réputation soit déjà bien établie à Lyon, nous ne pouvons manquer de signaler son exécution à la fois si hardie et si moelleuse. Dans les divers morceaux qu'il a exécutés, il a fait briller toutes les qualités qui le distinguent. La partie vocale n'a pas été moins heureuse que la partie musicale, puisqu'elle était confiée en grande partie à M^{me} Derancourt. Le duo du *Guillaume Tell*, qu'elle a exécuté avec son mari, a enlevé tous les suffrages, ainsi que la prière de *Robert-le-Diable*, si dramatique, si sublime d'expression, et dans laquelle elle a développé une grande puissance de moyens. Au total, quoique ce concert fût privé de symphonies et d'ouvertures, ce qui donne toujours un peu de *maigreur* à une soirée musicale, personne ne s'est aperçu de ce léger défaut, et ce concert a paru trop court; c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Celui qu'a donné samedi M^{lle} Aline Bertrand n'a pas été tout-à-fait si heureux: une indisposition de Gustave Blès nous a privé de plusieurs morceaux, et l'on aurait dit pour les autres que les hommes s'étaient chargés de faire les femmes, et les femmes de faire les hommes, car M. Tilly a chanté des romances, et M^{me} Bibre-Vadé de grands airs. Le public ne s'est plaint qu'à moitié de cette anomalie, et il a applaudi beaucoup et justement ces deux artistes. M^{lle} Bertrand est d'une force prodigieuse sur la harpe, mais elle abuse peut-être de cette force pour n'exécuter que des difficultés. On eût préféré des morceaux moins savans et plus gracieux, mais le talent n'en existe pas moins chez elle, et le talent est chose assez rare pour être partout signalé et applaudi.

THÉÂTRES.

Demain jeudi le Grand-Théâtre nous offrira l'un des plus attrayans spectacles que l'on puisse imaginer. M^{me} Valmont, l'intéressante et gracieuse bénéficiaire, a voulu sans doute remercier le public de l'accueil bienveillant qu'il n'a cessé de lui faire en lui offrant à son tour une soirée de plaisir. *Le Serment*, opéra en trois actes, de Scribe, et dont la partition est, au dire des connaisseurs, la plus belle peut-être des partitions d'Auber, après *la Muette*. Voilà qui suffirait pour attirer la foule. Cet ouvrage a été monté avec le plus grand soin. M^{me} Derancourt, dont la voix est toujours si ravissante, remplira le rôle de Marie, et chantera l'air si brillant qu'elle nous a fait entendre déjà dans *le Concert à la Cour*.

Derancourt, Gustave Blès et M^{me} Valmont sont chargés des autres rôles, et c'est déjà un gage de succès. Après le *Serment* nous verrons les *Trois Maitresses*, charmant vaudeville où, pour cette fois seulement, les artistes de l'opéra se contenteront des airs simples du vaudeville. M^{mes} Derancourt, Bibre-Vadé, Valmont, MM. Derancourt, Germain, Dupré, seront certes fort bien dans cet ouvrage, et cette singularité donnera un nouvel attrait à une représentation que tout Lyon voudrait voir si la salle pouvait contenir tout Lyon. Merci, M^{me} Valmont, et à jeudi!

— Le bénéfice de Barqui avait attiré la foule. Les *Enfants d'Edouard* était pour le public du petit théâtre une nouveauté, mais une nouveauté qui lui a paru froide et monotone. Les *Elèves du Conservatoire* n'étaient qu'une reprise, mais une reprise agréable grâce à nos gentilles dames. La *Gageure des trois Commères* est une gravelure où le poivre et le sel sont poussés jusqu'au fanatisme. Cela devait-être. Lafontaine a fourni les épices.

— Baboon est parti! voici Kiouny, avec ses tours d'adresse, de force et d'intelligence. Les animaux décidément sont en possession du théâtre. Laissez passer. Le singe a fait d'excellentes recettes, l'éléphant ne sera pas moins adroit, pas moins habile. La foule sera de bonne heure aux Célestins, nous le prédisons.

— La direction ne néglige rien pour améliorer l'année prochaine la troupe des Célestins; on assure que déjà M^{me} Adam et Bernard-Léon sont engagés. Ce sont deux artistes que le public reverrait avec grand plaisir.

CARESSES D'UNE MÈRE.

Depuis long-temps du haut des cieux
L'aube descend fraîche et vermeille,
Sur ta mère qui te réveille
Ouvre l'azur de tes beaux yeux;
Mon fils, mon fils, le fils du roi
Ne les a pas si bleus que toi!

Viens sur mon sein; allons! je veux
Te rendre beau, c'est là ma gloire,
Et passer ce brillant ivoire
Dans l'or mouvant de tes cheveux;
Mon fils, mon fils, le fils du roi
Ne les a pas si blancs que toi.

Puis après nous irons là-bas,
Près de cette eau fraîche et limpide,
Laver dans son cristal liquide
Tes douces mains, tes jolis bras;
Mon fils, mon fils, le fils du roi
Ne les a pas si blancs que toi.



L'exposition lyonnaise, déjà si remarquable par plusieurs compositions de nos artistes lyonnais, va s'enrichir encore d'une des plus belles pages de M. Guindrand, dont le talent est depuis long-temps apprécié à toute sa valeur. Ce nouveau morceau, l'un des plus capitaux qu'il ait encore mis au jour, renferme des beautés du premier ordre, soit comme coloris, soit comme composition; il ne peut manquer d'attirer la foule au musée et d'ajouter encore, s'il est possible, à la brillante réputation de son auteur.

— M^{me} Valmore, dont les compositions sont si pleines de sentiment et d'âme, vient de faire paraître à Paris un nouveau roman, intitulé: *L'Atelier d'un Peintre*. Nous serons assez heureux pour pouvoir reproduire un fragment de cet ouvrage dans l'un de nos plus prochains numéros.

— Il n'est bruit dans nos salons que d'un concert donné *in secreto* dans lequel une jeune personne aurait fait entendre une voix de *contr'alto* qui promet une rivale à M^{me} Malibran elle-même. Ainsi soit-il.

— Il vient de paraître une nouvelle édition d'André Chénier, augmentée de plusieurs pièces inédites récemment retrouvées. C'est Chénier qui sur l'échafaud s'écriait en se frappant le front: « J'avais quelque chose là! »

PAR BREVET D'INVENTION.

PATE DE REGNAULD AINÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n° 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catharres, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n° 24; à Tarare, chez M. Michel, pharmacien; Amplepuis, chez M. Coulerot, pharmacien; et à Villefranche, chez M. Voituret, pharmacien.

GUÉRISON DU BÉGAIEMENT

ET DE TOUS LES AUTRES VICIES DE PRONONCIATION.

RETOUR A LYON DE M. CRESP-COLLIN.

Par une méthode beaucoup plus prompte, plus sûre et plus facile que toutes celles qu'on a employées jusqu'à ce jour, et qui ne comporte ni remèdes ni opérations, M. Cresp-Collin guérit les bégaïemens les plus opiniâtres dans moins de quinze jours et répond de la guérison.

Plusieurs cures importantes qu'il a faites dans ce pays attesteront de l'efficacité de sa méthode.

